

Préface du traducteur (première traduction du français au basque du texte de Joseph-Augustin Chaho intitulé Aïtor. - Légende cantabre)

Hector Iglesias

► To cite this version:

Hector Iglesias. Préface du traducteur (première traduction du français au basque du texte de Joseph-Augustin Chaho intitulé Aïtor. - Légende cantabre). Joseph-Augustin Chaho: Aïtor. - Légende cantabre, 'Asoghik' publishing house, Erevan, Arménie, ISBN: 978-9939-50-056-0 (ouvrage publié avec le concours de la Diputation Forale de Biscaye)., 200 p., 2008. artxibo-00330519

HAL Id: artxibo-00330519

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00330519>

Submitted on 14 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface du traducteur*

Hector IGLESIAS

Euskarari eta euskal testuei buruzko ikerketa gunea

IKER – UMR 5478

h.iglesias@biarriz.fr

C'est à la demande de Vahan Sarkissian, professeur à l'Université d'Etat d'Erevan en Arménie et spécialiste internationalement reconnue de la langue basque, que nous avons traduit pour la première fois du français au basque un des nombreux textes du célèbre écrivain souletin Joseph-Augustin Chaho, à savoir l'extrait d'un ouvrage publié en 1847, ***l'Histoire primitive des Euskariens-Basques, langue, poésie, mœurs et caractère de ce peuple : introduction à son histoire ancienne et moderne***, chez Jaymebon, éditeur, Madrid, ***Calle de la Montera***, n° 12, Bayonne, ***Rue Pont-Mayou***, n° 21, M.DCCC.XLVII.

Il s'agit d'un long chapitre intitulé « Aïtor. — Légende cantabre » (pp. 173-243) et qui avait été publié antérieurement dans ***Ariel***, le fameux journal fondé en 1844 par Chaho. Le titre de ce journal évoque l'un des dix archanges de la kabbale hébraïque, Ariel étant considéré comme l'ange porteur de lumière après la chute de Lucifer ; le nom aurait signifié en hébreu « feu ou lion de Dieu » et au dire de Chaho : ***Jinkuaren indarra***, « la force de Dieu » (***Ariel***, 30 juin 1848). Notre texte y figurait déjà sous le même titre : « Aïtor — Légende cantabre » (***Ariel***, 1845, n° 36, 8 juin, pp. 1-2 ; n° 37, 15 juin, pp. 1-2 ; n° 38, 22 juin, pp. 1-2 ; n° 39, 29 juin, pp. 1-2 ; suite et fin, n° 40, 6 juillet, pp. 1-2).

Cette légende cantabre d'Aïtor fut par la suite traduite en espagnol par Arturo Campión au cours des années 1878-1879 sous le titre suivant : « La Leyenda de Aitor » (***Revista Euskara***, Pampelune, 1878, I : pp. 220-230 ; pp. 241-248 ; pp. 281-289 ; 1879 : pp. 12-17 ; pp. 44-53). Il y a quelques années, cette traduction en langue castillane a fait l'objet d'une nouvelle publication : Chaho, J.-A., ***La leyenda de Aitor y otros relatos***, Egin Biblioteka, 1995 ; avec une présentation d'Iñaki Urdanibia.

Enfin le texte du célèbre écrivain souletin a été tout récemment traduit en arménien par le professeur Vahan Sarkissian, qui prend en compte à la fois le texte paru en 1845 dans ***Ariel*** et l'ouvrage de 1847 : Chaho, J.-A., ***La légende d'Aïtor***.

* Dans l'édition papier, la préface a été légèrement modifiée, c'est-à-dire raccourcie, par manque de place.

Traduction, introduction et notes de Vahan Sarkissian, *Internacional Linguistic Academy*, « Asoghik » publishing house (ouvrage publié avec le concours de la Ville de Biarritz), Erevan, 2007.

La traduction espagnole de Campión, reprise dans la publication de 1995, présente quelques défauts : l'ensemble du texte original n'est pas traduit et la traduction est relativement libre, s'éloignant parfois du texte d'Augustin Chaho. Peut-être le cadre contraignant de la revue savante dans laquelle cette version castillane a été publiée, la *Revista Euskara* de Pampelune, aujourd'hui disparue, est-il à l'origine de cette liberté. En revanche, la traduction que propose le professeur Vahan Sarkissian est intégrale et respecte scrupuleusement le texte d'origine.

La traduction en basque d'un texte français — à plus forte raison celle d'un texte rédigé dans un français de la première moitié du XIX^e siècle, et dont le ton pourrait surprendre bon nombre de lecteurs francophones contemporains — s'avère une entreprise délicate. C'est l'exercice que nous avons entrepris.

Première traduction directe du français au basque de la légende d'Aïtor

Actuellement, dans les provinces du Nord du Pays Basque, c'est-à-dire le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule, les faits concernant l'évolution de la langue sont relativement complexes, voire subtils. En effet, le parler souletin (celui qu'utilisait Chaho lorsqu'il écrivait en basque) ne compte plus malheureusement que quelques milliers de locuteurs, la plupart fort âgés, et sa disparition d'ici quelques années est un fait désormais acquis.

Le parler labourdin qui couvre à peu près le triangle Sare / Saint-Jean de Luz / Saint-Pée-sur-Nivelle et que Chaho semblait énormément apprécier, a perdu et continue inexorablement à perdre du terrain face au parler bas-navarrais, de loin le plus vigoureux au Nord des Pyrénées. Ce dernier, souvent appelé « navarro-labourdin littéraire », issu de la fusion récente de trois anciens dialectes, autrefois relativement bien différenciés (le labourdin, le bas-navarrais occidental et le bas-navarrais oriental), est fortement influencé par les parlers d'outre-Bidassoa, en particulier par une sorte de « guipuzcoan unifié » qui pénètre de façon imperceptible la région continentale à travers la télévision et les écoles en langue basque ou *ikastola*. On l'aura compris, la situation de la langue basque au sein de l'Etat français est loin d'être simple.

Cela étant, le « navarro-labourdin littéraire » est une forme de langue relativement accessible à tout bascophone, quel que soit son parler régional d'origine ; c'est un basque régional plutôt sobre et élégant et assez plaisant à lire et à écrire.

Nous avons pour notre traduction eu recours à une sorte de parler « navarro-labourdin 'unifié' », même si à proprement parler le « basque unifié » ou

euskara batua n'existe pas, car seules les formes verbales ont été à ce jour « unifiées », c'est-à-dire « normées », « codifiées », chaque bascophone ayant bien évidemment le droit d'utiliser, en ce qui concerne les mots constituant le lexique de la langue, les variantes régionales qui lui plaisent le plus ou qu'il connaît le mieux lorsqu'il parle ou écrit en basque.

Les francophones de France et les hispanophones de la péninsule Ibérique n'ont plus en effet conscience qu'ils s'expriment la plupart du temps dans un « français unifié » et un « espagnol unifié » car la standardisation de ces deux langues est un phénomène beaucoup plus ancien que celui concernant la langue basque dont le processus de normalisation, loin d'être achevé, ne date dans le meilleur des cas que d'une trentaine, voire d'une quarantaine d'années. En effet, en ce qui concerne les formes verbales basques employées, nous avons toujours opté pour les formes « unifiées » ou « standards » en vigueur de nos jours, c'est-à-dire telles que les a édictées **Euskaltzaindia**, l'Académie de la langue basque, organisme officiel au sein de l'Etat espagnol.

Ainsi, bien qu'en Pays Basque aquitain, c'est-à-dire dans le domaine dialectal « navarro-labourdin » cité auparavant, des formes telles que **ginakien**, « nous le savions », **ginuen**, « nous l'avions », **zaukan**, « il / elle l'avait, le possédait », **ginauden**, « nous étions, nous restions », **dauku**, « il / elle nous l'a », **dautzu**, « il / elle vous a », etc., formes habituelles pour la grande majorité des bascophones, essentiellement les plus âgés, soient de loin préférables à toute autre forme, surtout dans le discours oral, nous avons cependant utilisé de façon systématique les formes verbales dites « standards » (un « panachage » de formes verbales labourdines et guipuzcoanes), connues et utilisées principalement par la plupart des médias et des jeunes locuteurs, scolarisés tout ou en partie en langue basque, du Nord du Pays Basque. Car le basque, on le sait, tend désormais de plus en plus à devenir une langue scolaire et universitaire, surtout au sein de l'Etat français. Notre préférence s'est donc portée vers des formes telles que **genekien**, « nous le savions », **genuen**, « nous l'avions », **zeukan**, « il / elle l'avait, le possédait », **geunden**, « nous étions, nous restions », **digu**, « il / elle nous l'a », **dizu**, « il / elle vous a », etc.

En ce qui concerne le vocabulaire et les diverses expressions caractéristiques de la langue, nous avons presque toujours opté pour le « navarro-labourdin littéraire », la forme écrite la plus répandue et la plus familière dans les provinces continentales, à l'école et dans les médias, sans oublier les textes d'église, à l'exception de ceux de la région souletine, et cela au moins depuis l'époque de Jean Etchepare, célèbre écrivain d'origine bas-navarraise du début du XX^e siècle. Nous n'avons pas hésité cependant à

utiliser des termes biscaïens ou guipuzcoans, voire quelques vocables d'autres régions du pays.

Nous nous sommes beaucoup servi de trois dictionnaires que les spécialistes tiennent désormais pour incontournables, à savoir : le **Dictionnaire basque-français** de Pierre Lhande, 1926 ; le **Lexique français-basque** de Pierre Lafitte, en collaboration avec André Tournier, 1954, peu connu mais extrêmement utile, et bien évidemment le **Diccionario Vasco-español-francés** d'Azkue, 1905-1906, rééd. 1984.

Nous n'avons jamais hésité à utiliser des mots tels que **transformatu**, « transformer », **planeatu**, « planer », **flotatu**, « flotter », **kontsakratu**, « consacrer », **elokunte**, « éloquent », **mimika**, « mimique », etc. ; des mots qui figurent désormais dans les meilleurs dictionnaires de la langue et qu'en conséquence il n'existe aucune raison de ne pas utiliser. En ce qui concerne le terme « Euskarien » nous l'avons traduit par **Euskotar**, néologisme inventé par Sabino Arana.

Dans la traduction basque, nous avons toujours privilégié la simplicité, la sobriété et la clarté afin que les locuteurs bascophones, jeunes et moins jeunes, puissent comprendre le texte de Chaho, un texte où abondent les relatives, parfois très longues, et les phrases complexes si caractéristiques du français, mais que le basque, langue polysynthétique et agglutinante, préfère le plus souvent éviter.

En « navarro-labourdin », voire en souletin, la mise en valeur de certains termes de la phrase, mise en relief que la langue française obtient par la tournure **c'est... qui / que**, est rendue par l'inversion du bloc verbal (**Aitak ikusi du**, « le père l'a vu », mais **Aitak du ikusi**, « c'est le père qui l'a vu »). Cette inversion du bloc verbal n'est pas connue outre-Bidassoa, à l'exception de certains parlers biscaïens d'après Txillardegi (**Euskal dialektologiaren hastapenak**, 1987, p. 52). Elle est néanmoins nécessaire pour traduire de nombreuses phrases du texte de Chaho, des phrases telles que celle-ci : « C'est en tendant la main que l'homme demande et supplie, **Eska**. C'est avec la main qu'il offre et qu'il donne, **Esken**. » ; soit en basque : **Gizonak eskua luzatuz du galdegiten eta otoitz egiten**, Eska. **Eskuarekin du eskaintzen eta emaiten**, Esken.

Dans la traduction espagnole de Campión, cette mise en relief est obtenue en changeant l'ordre des divers éléments qui composent la phrase : **Tendiendo la mano el hombre pide y suplica**, Eska ; **con la mano ofrece y da**, Esken ; au lieu d'une phrase neutre comme : **El hombre pide y suplica tendiendo la mano**, Eska ; **ofrece y da con la mano**, Esken.

La plupart des parlers basques ibériques, qui ne connaissent pas l'inversion du bloc verbal, à l'exception, on l'a vu, du bisciaïen, utilisent le même procédé : **aitak ikusi du** devenant alors **ikusi du aidak**. Pierre Lafitte cite également l'exemple suivant : **Zizeronek erraiten du**, « Cicéron (le) dit », mais **erraiten du Zizeronek**, « au dire de Cicéron », autrement dit « c'est Cicéron qui le dit ». Quoi qu'il en soit, le fait que dans ces parlers septentrionaux, caractérisant les provinces basques cispyrénéennes ou « françaises », on puisse dire et écrire **Zizeronek du erraiten**, « c'est Cicéron qui le dit » facilite évidemment la traduction puisque cela supprime du coup toute ambiguïté.

D'autre part, nous n'avons pas suivi l'usage, si caractéristique des parlers basques cispyrénéens, mais aujourd'hui inconnu outre-Bidassoa, à savoir celui qui consiste à mettre le complément déterminé du nom verbal au génitif, par exemple : **horren egiteko**, « trad. litt. 'pour (l'acte de) faire de cela' » au lieu de le mettre simplement au nominatif : **hori egiteko**, « pour faire cela » ; tendance qui s'est généralisée parmi les locuteurs bascophones.

En effet, en « navarro-labourdin » et en souletin, il n'y a plus guère que quelques locuteurs âgés, voire une poignée de jeunes, qui s'efforcent encore de respecter tant bien que mal cette règle d'antan. La langue basque n'étant de nos jours parlée que par un quart de la population du pays, elle sera, si elle parvient à survivre au cours de ce nouveau siècle — survie qui n'est pas impossible, il n'y a qu'à regarder du côté de l'extraordinaire destin de l'hébreu en Israël pour s'en convaincre —, cette langue euskarienne sera donc de plus en plus « condamnée » à n'être qu'une langue scolaire.

Un personnage atypique : Joseph-Augustin Chaho

Cet auteur du XIX^e siècle (1811-1858) est probablement un des personnages les plus curieux et intéressants qu'ait jamais connus le Pays Basque et, à n'en pas douter, un des personnages les plus célèbres et les plus controversés de l'histoire basque récente. Dans un pays où régnait un fort conformisme social et cléricale, l'homme étonne et détonne presque dans une société basque alors soumise à des élites souvent médiocres.

Ce bascophone souletin de Tardets, élève de Charles Nodier qu'il connut lors de son séjour parisien, fut remarqué comme écrivain — un des meilleurs de son temps ; son ouvrage **Paroles d'un Voyant** publié en 1834 fut qualifié par les critiques littéraires parisiens de livre « bizarre et remarquable, fantastique et ténébreux » —, mais également comme poète, voire philosophe romantique et ésotérique. A la fois visionnaire, prophète illuminé, utopiste, Franc-maçon du Grand Orient, républicain, socialiste-révolutionnaire (c'est ainsi qu'il se qualifiait lui-même ; mais il était, précisait-il, absolument opposé à l'idéologie totalitaire véhiculée par le discours

communiste de l'époque), il se montra féministe avant l'heure, et fut sinon le fondateur, du moins le précurseur génial d'une sorte d'indépendantisme basque de gauche. Il fut également un journaliste talentueux (fondateur du premier journal entièrement rédigé en basque : **Uscal-Herrico Gaseta**, « Le journal du Pays Basque »).

Mais c'était avant tout un polémiste virulent, voire un peu violent, un tribun politique adulé (une foule énorme assista à ses obsèques à Bayonne en 1858 ; « Le nom de Chaho, parmi tous les Basques, était vénéré » écrivait moins de trois ans après sa disparition son biographe Gustave Lambert), un anticlérical acharné (ses obsèques furent uniquement civiles, il n'y eut aucune cérémonie religieuse, fait absolument incroyable dans le Pays Basque d'alors ; ce fut même, écrivit plus tard Vinson, une première), un patriote basque éclairé et d'une grande intelligence : non seulement il regrettait la non-existence d'une langue basque unifiée — à lui seul ce regret, étonnant pour son époque, suffirait à faire de Chaho un visionnaire hors du commun — , mais il était également convaincu que le basque devait être la langue officielle du pays et que son enseignement devait être généralisé ; il fut en outre un admirateur enflammé du général basque Tomás de Zumalacárregui lors des guerres carlistes et cela au nom de l'indépendance basque, ce qui peut paraître paradoxal car les troupes carlistes basco-navarraises, extrêmement catholiques, n'étaient pas indépendantistes.

Souvent voués aux gémonies par les très nombreux ennemis qu'il n'avait pas manqué de se faire (il fut arrêté par les autorités françaises, emprisonné, puis condamné pendant un temps à l'exil en Belgique puis dans la province d'Alava, à Vitoria) et qui n'hésitaient pas à le traiter de « fou » (« ce fou de Chaho »), de « passionné », de « fanatique », de « dangereux », lui reprochant d'être un écrivain « obscur et confus », un « journaliste mystique », « menteur », « exalté », « intolérant », « raciste » (il ne l'était pas cependant au sens où on l'entend de nos jours ; sa conception de race n'était ni morale ni théorique, mais en réalité un simple synonyme du mot « peuple ») ; ses adversaires l'accusaient aussi d'être un auteur « mordant », « corrosif », « moqueur », « pamphlétaire », d'être un homme « fougueux », « orgueilleux », quoique, reconnaissaient-ils, « courageux » car il n'hésitait pas en effet à se battre en duel, etc.

Origine du nom Chaho

Azkue a prétendu que Chaho était « gallego odolekua » (« galicien de sang » ou, si l'on préfère, « d'origine galicienne »). Justo Garate, dans sa traduction espagnole parue en 1935 du **Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques (1830-1835) par J. Augustin Chaho**, opte également pour une origine galicienne. Par la suite, pour des raisons qui nous échappent, les spécialistes actuels de Chaho ne

signaleront plus jamais ce point dans leurs ouvrages et articles concernant les origines familiales, la vie et l'œuvre du célèbre écrivain de Tardets, qu'ils ne manquent pas pourtant d'étudier dans les moindres détails.

Henri Gavel, dans la correspondance qu'il entretenait avec Garate, admettait la possibilité d'un patronyme galicien (Gavel & Garate, « Origen del vocablo 'Chaho' », *Fontes Linguae Vasconum*, n° 6, N° 17, 1974 : 159-164) ; il soulignait, avec Garate, qu'il existe en effet en Galice le nom de famille **Chao**, extrêmement répandu, surtout dans la province de Lugo, un nom équivalent au patronyme basque **Celhay** (orthographe basque moderne **Zelai**). Il est porté de nos jours par le célèbre chanteur français, de renommée internationale, notamment en Amérique latine, Manu Chao, fils d'un Galicien de la région de Lugo, un républicain ayant fait carrière dans le milieu journalistique parisien d'après-guerre. Dans le nom souletin **Chaho** le **-h-** ne serait alors qu'une simple graphie postiche ; au XVIII^e siècle encore, les archives notariales de la région de Bayonne, ainsi que de l'ensemble du Pays Basque continental, font régulièrement apparaître de nombreux **h** non étymologiques dans une grande quantité de mots et de noms de lieux ou de personnes, sans qu'on connaisse la plupart du temps la véritable raison de cet usage.

Enfin, Gavel rappelait qu'il existe également en Soule un autre patronyme, d'origine aragonaise celui-là, à savoir **Charo** : il s'agit d'un nom d'origine : « originaire du village aragonais de Charo », désignant les descendants d'un Aragonais installé dans la région de Mauléon, un territoire basque où l'immigration aragonaise a toujours été importante au cours de ces derniers siècles — une des difficultés qui apparaît cependant à la lecture de l'article de Gavel, et que cet auteur reconnaissait implicitement, est qu'on ne s'explique pas alors pourquoi le nom de famille souletin, d'origine aragonaise, **Charo** aurait conservé sa forme pleine, c'est-à-dire avec **-r-** intervocalique, alors que le patronyme de la famille Chaho perdait lui sa vibrante simple.

L'origine galicienne de ce nom paraît donc sinon probable, du moins en l'état actuel de nos connaissances, la moins invraisemblable, une origine aragonaise pouvant également, malgré quelques difficultés d'ordre linguistique, être envisagée. Eugène Goyheneche n'écrivait-il pas il y a une trentaine d'années à propos de Chaho : « Il est encore mal connu, après avoir été méconnu : on n'a pas effectué de recherches d'archives sur sa famille (...) » (Goyheneche, « Un ancêtre du nationalisme basque : Augustin Chaho et la guerre carliste », *Actes du I^{er} colloque international des études basques organisé à l'Université de Bordeaux III* par le professeur Haritschelhar, mai 1973).

Une certitude cependant : les parents et les grands-parents de Chaho étaient souletins. Les origines galiciennes de l'auteur, qu'Azkue tenait pourtant pour certaines, remonteraient alors plus haut. Au milieu du XVIII^e siècle, les archives notariales de la paroisse d'Anglet, en pays de Labourd, font état d'un Galicien habitant une maison de la paroisse où il s'était installé, semble-t-il, définitivement. En conséquence, il n'est pas impossible qu'un Galicien du nom de **Cha(h)o** se soit installé au cours du XVIII^e siècle dans la région de Mauléon. Seule une étude généalogique approfondie de la famille de l'écrivain, étude qui n'a jamais été menée à bien, pourrait nous éclairer. Après tout, au XIX^e siècle, le fondateur du nationalisme galicien, Manuel Murguía, était bien issu d'une famille basque qui avait émigré en Galice. Il se pourrait par conséquent qu'Azkue fût dans le vrai.

Un barde antique du peuple basque : Lara

La légende d'Aïtor qu'écrivit Chaho est un récit surprenant où Chaho nous montre l'étendue de ses connaissances concernant la langue basque, même si la plupart des étymologies basques qu'il avance sont aujourd'hui discutables. Gustave Lambert qualifia même ce texte de « petite épopée et de premier ordre ».

Chaho y montre un barde antique de la peuplade des Vardules, considérés comme les ancêtres des actuelles populations parlant le dialecte guipuzcoan. Le barde s'adresse au peuple assemblé. Il lui parle du prétendu fondateur de la nation basque, un patriarche qu'il nomme **Aïtor**, orthographié en français Aïtor. Or ce barde sorti de l'imagination de Chaho porte curieusement un nom espagnol : Lara. Il s'agit en effet d'un très ancien nom de famille castillan : Fernando González-Doria signale, dans son **Diccionario heráldico y nobiliario de los reinos de España**, que ce vieux patronyme espagnol est un « nom d'origine », c'est-à-dire le nom d'une ancienne localité de Castille que les Arabes avait rasée et qui fut reconstruite par Alphonse le Catholique. Il s'agit d'un nom de famille parmi les plus répandus actuellement en Espagne, puisqu'on le trouve dans toutes les régions de la péninsule Ibérique.

Lorsqu'on sait l'aversion que Chaho avait pour les Castillans (« race wisigothique asservie par les Maures et délivrée du joug islamite [terme désuet, act. « islamiste »] par le fédéralisme pyrénéen [= basque] »), on ne peut que rester interdit face à une telle incohérence.

Chaho avait-il conscience que le nom était porté par les plus anciennes familles d'Espagne ? Ou avait-il en tête, ce qui au demeurant ne change rien au paradoxe, le personnage de doña Juana de Lara, Infante de Castille et « Señora de Vizcaya et de Lara » entre 1355 et 1359 ? Cela étant, les incohérences ayant toujours été nombreuses dans l'œuvre de Chaho, il ne s'agit là finalement que d'un point de détail.

Aïtor, fondateur légendaire de la nation basque : histoire et origine du nom

Lorsqu'on aborde les études basques, il faut toujours se référer aux auteurs les plus respectables et les plus sûrs : Resurrección María de Azkue, considéré comme un des sommets de la lexicographie basque, est de ceux-là. Or si on consulte son fameux **Diccionario**, on peut lire : **aitor** : « 1° (c), patriarche légendaire d'Euskalerrria, qu'on suppose avoir été le père de sept filles représentant les sept régions du pays (...) patriarche, en général (...) fertile (terre) (...) aveu » ; plus loin, il s'interroge : « Viendrait-il [le mot] d'une faute, de AITON ? ». Il cite ensuite le mot : **aitorralaba**, « femme noble », avec **-rr-** au lieu de **-r-** ; puis : **aitorren seme**, ici aussi avec **-rr-** au lieu de **-r-**, « fils d'Aïtor (c'est de ce nom qu'on qualifie les nobles dans le Labourd) ».

A ce stade, il est nécessaire d'apporter certaines précisions afin de dissiper tout malentendu pouvant se produire à la lecture du texte d'Azkue. Le lecteur de ces lignes, qu'il soit spécialiste ou non de la langue basque, pourrait en effet penser, vu l'autorité dont jouissait le lexicographe biscaïen, qu'il s'agit effectivement d'un **terme populaire** basque, c'est-à-dire employé couramment au fil des générations par le petit peuple labourdin.

Or à notre connaissance, les Labourdins, pas plus d'ailleurs que les Bas-Navarrais ni les Souletins, n'ont jamais qualifié dans leurs parlers respectifs les nobles de « fils d'Aïtor » (la prononciation avec **-rr-** que donne Azkue, et qui n'est pas non plus, à notre connaissance, d'origine populaire, est également employée par plusieurs autres écrivains des provinces méridionales : Antonio María Labaien, Kaietano Sánchez, Pedro Mari Otaño, Arturo Campión, Domingo Aguirre, Pablo Zamarripa, Eusebio Erkiaga, Felipe Arrese Beitia, etc. ; il s'agit manifestement d'une prononciation secondaire).

Ce qu'on sait en revanche c'est que Chaho a emprunté au souletin, son dialecte d'origine, le vocable populaire, cité également par Lhande, qui était lui-même souletin, **aituren seme**, voire **aitoren seme** (avec **-r-** simple), variantes souletines, toujours selon Lhande, d'un plus commun **aitonen seme**, « fils de nobles » ; ce dernier citant également le vocable **aitoralaba**, « fille de noblesse » (ici aussi avec **-r-** simple).

L'origine de ce mot populaire souletin est cependant plus délicate à établir qu'on ne le croit habituellement. Cela explique pourquoi Azkue s'interrogeait : s'agit-il d'une variante du terme **aiton** ? En théorie, mais seulement en théorie, il semblerait que cela soit effectivement le cas. Mais comme le souletin, dialecte périphérique, contient beaucoup d'archaïsmes, il se pourrait également que la forme **aituren / aitoren**, en composition **aitor-**, soit en réalité primitive et que la forme **aitonen** soit une variante plus récente d'où seraient issues ultérieurement, à la suite d'une étymologie populaire, les formes **aitonak** et **aitunak**, « les nobles aïeux ».

On le voit, cela n'est pas clair (« La expresión [à savoir : **aitoren seme**], écrivait en effet Michelena, al igual que rom. **hidalgo**, etc. plantea diversos problemas que no es momento de discutir » ; cf. *infra* le **Diccionario General Vasco**, I, 428). Il faut effectivement se méfier, surtout en ce qui concerne la langue basque, des étymologies populaires, la plupart du temps trop faciles pour être vraies. Cependant, le « bon sens » voudrait que la forme populaire souletine **aituren / aitoren** soit issue d'une forme **aitonen** et que cette dernière soit elle-même issue de l'ancienne expression basque **aita onaen seme** que cite Michelena dans le **Diccionario General**, une expression désignant « los hijos de casas 'infanzonas' », soit littéralement « fils de bons pères ; esp. 'hijos de buenos padres' » à la suite de l'évolution phonétique qui suit : **aita onaen seme** > ***aita onen seme** > **aitonen seme** > **aitoren seme**, « noble, gentilhomme, esp. gentilhomme, hidalgo, infanzón ».

Quoi qu'il en soit, que la forme **aituren / aitoren seme** soit ou non primitive, dans tous les cas, qu'il s'agisse d'analyser **aitoren** ou bien **aitonen (seme)**, il est certain que le **-en** de **aitor-en** ou **aiton-en** représente un génitif, ce que Chaho avait parfaitement compris. Il en tira la conclusion suivante : **aitoren (seme)** devait se décomposer en « (fils) de-aitor ». A partir de cette constatation, il fit du segment inintelligible **aitor-** un nom, celui du fondateur mythique de la nation euskarienne : **Aitor**, fr. **Aïtor**. Transformé en prénom, ce nom connaîtra par la suite un succès inattendu puisqu'il sera porté au cours du XX^e siècle par des milliers de jeunes Basques.